+

Saint Benoît

Homélie du Très Révérend Père Dom Jean Pateau
Abbé de Notre-Dame de Fontgombault
(Fontgombault, le 21 mars 2026)

« *Beatus vir, qui timet Dominum.* »
« Heureux qui craint le Seigneur. »
(Ps 111,1)

Chers Frères et Sœurs,
Mes très chers Fils,

Le 21 mars, l'ordre bénédictin fête le rappel à Dieu de son fondateur, saint Benoît. Si la vie de saint Benoît et sa Règle sont universellement connues, il faut l'attribuer à la fondation par le saint moine du monastère du Mont-Cassin en Italie. Traditionnellement, cet événement est situé en 529. Aussi, dans trois ans, la Confédération bénédictine qui unit l'ensemble des monastères bénédictins du monde s'apprête à fêter les 1 500 ans de la fondation du Mont-Cassin.

Celui qui considère ces longs siècles reconnaît que les monastères ont été pour les hommes, pour les nations, pour la culture même, des lieux d'espérance, des lieux féconds, moteurs pour un vrai progrès de l'humanité.

En entendant la lecture de l'épître, nous nous sommes émerveillés devant les imposants travaux lancés par le grand prêtre Simon, fils d'Onias, et immortalisés par Ben Sira. Il répare la Maison de Dieu, consolide le sanctuaire, pose les fondations d'un double mur d'enceinte, fortifie la ville. Il fait creuser d'imposants bassins de sorte que l'eau ne manque pas.

Mais Simon n'était pas qu'un infatigable entrepreneur de travaux publics. L'auteur s'exclame : « Qu'il était glorieux, entouré de son peuple. » (Eccli 50,5) En quelques mots, l'union établie entre le chef politique et son peuple est attestée. Simon se dépense pour son peuple. Le peuple est reconnaissant envers son chef et l'honore. Qu'une telle cité est belle !

Mais les lignes de Ben Sira invitent à un pas supplémentaire. Si Simon était le chef politique du peuple juif, il était aussi un chef religieux. L'éloge se poursuit et devient sacerdotal : c'est l'éloge du grand-prêtre :

> *Qu'il était glorieux, entouré de son peuple, quand il sortait de derrière le voile du Sanctuaire !... Quand il prenait sa robe de gloire et revêtait sa superbe parure, quand il montait au saint autel, il remplissait de gloire l'enceinte du sanctuaire. Et quand, debout près du foyer de l'autel, il recevait, de la main des prêtres, les viandes immolées, ses frères autour de lui formaient une couronne, pareils à la ramure des cèdres du Liban ; ils l'entouraient comme des tiges de palmiers. Tous les fils d'Aaron, dans leur gloire, tenaient en mains l'offrande du Seigneur devant toute l'assemblée d'Israël. (Eccli 50,5;11-13)*

Le rapprochement avec saint Benoît est tentant non seulement quant à la personne, mais aussi quant à son œuvre.

Le monastère bénédictin est un lieu concret, avec ses bâtiments, ses champs : une cité dans la cité. L'abbé en prend soin. Le monastère est aussi un lieu où vit une communauté parfois nombreuse, et dont l'abbé est le premier serviteur après le Christ. Il doit mener son troupeau uni vers le Seigneur. Telle est la raison d'être du monastère : un lieu disposé pour favoriser un chemin sûr vers Dieu pour tous ceux qui y habitent et tous ceux qui le visitent. Le moine par profession est un chercheur de Dieu, et l'abbé doit l'accompagner dans cette quête.

C’est cette triple rencontre qui perpétue depuis des siècles la tradition monastique : un lieu, une communauté, une quête.

Saint Paul VI disait : « L’homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres, ou s’il écoute les maîtres, c’est parce qu’ils sont des témoins. » (Audience générale du 2 octobre 1974) Les moines sont appelés à être ces témoins, porteurs d’une espérance qui ne déçoit pas. La force de leur témoignage dépend de la cohérence de leur vie : du matin au soir et du soir au matin, persévérant jour après jour, le disciple de saint Benoît offre sa vie généreusement et gratuitement pour son unique espérance.

Ses contemporains ne s’y trompent pas et c’est pour cela que souvent ils poussent la porte de nos maisons, le cœur dans la nuit. Pour eux, le monastère, avant d’être le lieu de la rencontre avec Dieu, est un de ces « lieux d’espérance » ; un lieu où un regard, une parole, un geste, de compassion, de consolation, sont attendus par tout homme quel qu’il soit ; un peu comme le regard posé par le Seigneur sur Pierre qui venait de le trahir, regard annonciateur du regard porté aussi sur chaque homme par Jésus du haut de la Croix. À la suite du Christ, Benoît ne demande-t-il pas à son disciple d’« honorer tous les hommes » ? N’est-ce pas honorer son frère en humanité que de l’accompagner sur un vrai chemin d’espérance ?

La vie de saint Benoît racontée par saint Grégoire est riche d’épisodes où le saint redonne espérance à ceux qui sont dans l’épreuve. En cheminant vers le Mont-Cassin, tous ont la certitude d’y être entendus. Auprès de Benoît, l’un retrouve la santé, l’autre de quoi vivre décemment, un autre la liberté… Un jour un paysan endeuillé par la mort de son fils exige du saint que son fils lui soit rendu vivant. Benoît proteste : « Pourquoi veut-on nous imposer des fardeaux que nous ne pouvons pas porter ? » et tendant les mains vers le Ciel, il ajoute : « Seigneur, ne regarde pas mes péchés, mais la foi de cet homme qui demande que son fils soit

ressuscité, et fais revenir dans ce petit corps l'âme que tu en as retirée. » Dieu accorde le miracle.

Mais si le monastère est pour beaucoup un lieu d'espérance, l'est-il pour celui qui y habite ? Autrement dit, pour quelle espérance le moine a-t-il quitté le monde ? Quel est l'objet de son amour ? La réponse tient en un mot : Dieu, et rien d'autre que Dieu ; Dieu qu'il lui faut chercher sans relâche ; Dieu qu'il trouve dans l'*Opus Dei*, l'Office divin, dans la prière personnelle, dans la vie fraternelle, dans les études et le travail manuel.

Saint Théodore Studite définit ainsi le moine :

> *Est moine celui qui dirige son regard vers Dieu seul, qui s'élance en désir vers Dieu seul, qui est attaché à Dieu seul, qui prend le parti de servir Dieu seul et qui, en possession de la paix avec Dieu, devient encore cause de paix pour les autres.*

Devant un monde si divisé, les moines d'aujourd'hui sont aussi démunis que ceux des temps passés. Ils écoutent. Ils consolent. Surtout, ils prient. Souvent celui qui est arrivé assailli de troubles repart consolé, envahi de paix, enrichi par un surcroît d'espérance.

Saint Benoît et ses fils ont tout quitté. Dieu leur a donné le centuple : un habit monastique, un lieu de vie, des frères. Il leur a donné la liberté d'espérer. Il s'est donné lui-même.

En 1 500 ans, beaucoup de moines ont vécu, au Mont-Cassin et ailleurs, de la spiritualité de Benoît. Le monastère lui-même a été détruit, reconstruit. Les siècles ont passé. Le monastère demeure. Les moines ne sont plus les mêmes, les hommes non plus. Les uns et les autres ont pourtant toujours un urgent et présent besoin d'espérer Celui qui seul peut combler les cœurs.

Amen.